

LE TÉMOIGNAGE DU BAPTISTE

⁴Jean avait un vêtement de poils de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins. Il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage.

⁵Les habitants de Jérusalem, de toute la Judée et de tout le pays des environs du Jourdain, se rendaient auprès de Lui ;

⁶et, confessant leurs péchés, ils se faisaient baptiser par lui dans le fleuve du Jourdain.

⁷Mais, voyant venir à son baptême beaucoup de pharisiens et de saducéens, il leur dit :

« Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? »

⁸Produisez donc du fruit digne de la repentance,

⁹et ne prétendez pas dire en vous-mêmes : « Nous avons Abraham pour père ! » Car je vous déclare que de ces pierres-ci Dieu peut susciter des enfants à Abraham.

¹⁰Déjà la cognée est mise à la racine des arbres : tout arbre donc qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.

¹¹Moi, je vous baptise d'eau, pour vous amener à la repentance ; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter ses souliers. Lui, il vous baptisera du Saint-Esprit et de feu.

¹²Il a son van à la main : il nettoiera son aire, et il amassera son blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point. »

(MATTHIEU, III, 4-12.)

¹⁰La foule l'interrogeait, disant : « Que devons-nous faire ? »

¹¹Il leur répondit : « Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger agisse de même. »

¹²Il vint aussi des publicains pour être baptisés, et ils lui dirent : « Maître, que devons-nous faire ? »

¹³Il leur répondit : « N'exigez rien au-delà de ce qui vous a été ordonné. »

¹⁴Des soldats aussi lui demandèrent : « Et nous, que devons-nous faire ? » Il leur répondit : « Ne commettez ni extorsion ni fraude envers personne, et contentez-vous de votre solde. »

(LUC, III, 10-14.)

¹⁹Voici le témoignage de Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et des Lévites, pour lui demander : « Toi, qui es-tu ? »

²⁰Il déclara, et ne le nia point, il déclara qu'il n'était pas le Christ.

²¹Et ils lui demandèrent : « Quoi donc ? es-tu Élie ? » Et il dit : « Je ne le suis point. » « Es-tu le prophète ? » Et il répondit : « Non. »

²²Ils lui dirent alors : « Qui es-tu ? afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même ? »

²³« Moi, dit-il, je suis la voix de celui qui crie dans le désert : « Aplaniissez le chemin du Seigneur, comme a dit Ésaïe, le prophète. »

²⁴Ceux qui avaient été envoyés étaient des pharisiens.

²⁵Ils lui firent encore cette question : « Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es pas le

Christ, ni Élie, ni le prophète ? »

²⁶Jean leur répondit : « Moi, je baptise d'eau, mais au milieu de vous il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas, qui vient après moi ;

²⁷je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. »

(JEAN, I, 19-27.)

COMMENTAIRES

Saint Matthieu et saint Marc n'oublient pas de mentionner le vêtement de poil de chameau et la ceinture de cuir du Précurseur, parce que c'était le costume d'Élie. Le Christ dira plus tard le rapport de ces deux grands serviteurs ; contentons-nous de voir dans la simplicité de leur accoutrement, dans la frugalité de leur nourriture, l'enseigne vivante de la pénitence.

Si la mentalité contemporaine ne se montrait pas éperdument avide de superstitions et de merveilleux, on pourrait dire à quelle puissance cosmique le chameau sert de support et rendre compte de la vertu cachée dans les sauterelles et dans le miel. On n'apercevrait pas alors sans un effroi mêlé d'admiration la sévérité du régime psychique que s'imposent les ambassadeurs de l'Éternel et l'énergie implacable qu'ils déploient dans les luttes intérieures. Je ne sais rien d'être comme Jean-Baptiste ; mais l'infinitésimale connaissance que j'en puis soupçonner me frappe d'une stupeur semblable à celle qui écrase le montagnard quand il mesure du regard les murailles verticales au bas desquelles il rampe comme un cloporte au fond d'un puits.

Jean obligeait ses auditeurs à déclarer leurs péchés publiquement. En effet, toute faute, étant un dommage infligé à une créature, demande d'abord le pardon de l'offensé, puis la réparation du dommage. Telle est la loi de cette cinématique morale. Il faudrait, pour lui obéir, rechercher l'offensé avec les témoins de l'offense, pour qu'ils entendent et l'aveu et le pardon. Cette convocation est impossible en fait, à moins d'attendre que le jeu des palingénésies ¹ remette en présence les personnages dispersés. Mais, dans le moment où prêchait le Baptiste, fin d'une époque, aurore d'un jour nouveau, il y avait grande réunion des âmes capables de voir la Lumière. C'était un règlement de comptes ; beaucoup d'ennemis anciens se retrouvaient pour liquider leurs vieilles dettes, vivants ou morts, en corps et en esprit. Et le Baptiste savait cela, lisait sur les fronts les sombres histoires enterrées et conversait avec les morts ; il n'était pas le juge, mais l'appariteur ² du Tribunal ; et son baptême enregistrait seulement la conversion du pécheur.

Il avait le droit de confondre tous ceux qui l'écoutaient dans les mêmes virulentes apostrophes, car tous avaient sophistiqué la loi de Moïse, tous en avaient transformé l'esprit purificateur en formalismes venimeux, tous vivaient des mauvais instincts de tous, comme la vipère se nourrit de poisons ou transforme ses proies en venins. Tous se réclamaient d'Abraham, mais ils n'étaient plus ses enfants que selon la chair ; ils avaient perdu leur filiation spirituelle. Les rabbins de ce temps-là enseignaient la révolution des âmes ³, comme les kardécistes ⁴ d'aujourd'hui et les disciples de l'Orient enseignent la réincarnation. Mais, en ce temps-là comme aujourd'hui, la paresse savait trouver son compte dans cette théorie ; on envoyait déjà à Dieu cette espèce de sommation insolente qui exige de Lui une sorte de compte rendu de notre destinée ; on s'acharnait déjà sur des pourquoi et des comment ; on pensait déjà que, si Dieu ne nous donne pas une claire explication de Ses desseins, Il n'est pas juste, ni bon. Enfin, on était déjà de méchants enfants, indociles et

¹ Réincarnations.

² Huissier.

³ Des rabbins l'enseignent encore aujourd'hui. Dans la terminologie de la théologie hébraïque, la réincarnation est appelée *gilgul* (ou *guilgoul*).

⁴ Spiritistes adeptes d'Allan Kardec (1804-1869).

irrespectueux. Nous non plus, nous ne serons pas sauvés parce que nous aurons mécaniquement récité des formules ; des pierres de nos chemins Dieu peut aussi faire surgir des disciples fidèles à Son Christ ; les premiers chrétiens ne furent-ils pas le rebut et la lie du monde romain ?

La foule venait donc au prophète parce qu'elle pressentait la justice divine, comme les serpents sentent venir l'inondation. Nous aurons plusieurs fois à parler des Jugements ; ils viennent toujours, sous une forme ou sous une autre, après la dernière exhortation de la Miséricorde. Ainsi Josèphe nous raconte que, quarante années après Jean, Vespasien massacra cinquante mille Juifs sous les murs de Jéricho ; et l'histoire mystique du dix-neuvième siècle montre que Dieu est toujours prodigue de pareils avertissements. Si le peuple de France les avait écoutés, ni l'Année terrible, ni la Grande Guerre n'auraient pu déployer leurs fureurs.

Cependant la Miséricorde ne s'en va jamais ; elle se cache seulement derrière la Justice ; de là elle nous veille, toujours prête d'accourir nous relever. Jean le laisse bien entendre : « La cognée, dit-il, est à la racine des arbres » ; le tronc stérile sera coupé et mis au feu, mais la racine reste dans la bonne terre patiente ; elle poussera certainement après quelque repos un rejeton plus vigoureux ; aucun être ne retourne au vide originel.

*

Par de tels sous-entendus les intelligences sont préparées à la venue de Celui qui, plus puissant que le Précurseur et antérieur à lui, était son maître et son idéal. La vision du deuxième Jean, l'Évangéliste, exprime le même fait par la formule : « Je suis l'Alpha et l'Oméga. » Le Fils, en effet, coéternel au Père, puisqu'Il est aussitôt que le Père veut, et que le Père veut de toute éternité, le Fils est l'être originel, le premier. Puisque, d'autre part, Il est toutes les volontés du Père et que le Père, en tant que Seigneur des mondes, ne les retirera vers Lui que lorsque l'ensemble de Ses vœux, c'est-à-dire Son Fils, aura été réalisé, le Fils est l'être final, parfait, complet.

Il y a donc, entre Jésus et Jean, la distance qualitative du tout à la partie et du perpétuel à l'accidentel. Si baptiser signifie dénommer, Jean, qui baptise par l'eau, purifie ses néophytes selon le terrestre ; il les mondifie ; il les rend aptes à recevoir la purification intérieure que Jésus leur administrera, le nom nouveau éternel, la régénération par l'Esprit dans leur esprit immortel. Le premier lave des souillures matérielles, le second change l'essence, recrée, transmue le Moi.

On aperçoit dès lors l'économie de la divine thérapeutique. D'abord un baptême de la pénitence, délivré par les hommes qui en ont reçu le pouvoir, et qui ouvre la personne terrestre du disciple aux rayons de la Grâce. Puis un certain baptême de feu, reçu individuellement à la comparution devant le Juge aussitôt après la mort ; puis un autre baptême collectif répandu au Jugement de la race ; et enfin le dernier baptême, conféré par l'Esprit Saint, qui fait le disciple homme libre et citoyen de l'Éternité. Il est d'autres baptêmes encore, mais ceux-là suffisent comme points de repère à nos contemplations. Pour chacun d'eux, le divin Moissonneur nettoie Son aire, rassemble le froment et brûle la paille ; pour les moissons des races et pour les moissons des individus, remarquez-le, seule la paille va au feu ; la paille, le support, l'enveloppe, le terrestre enfin ; ainsi aucun être n'est perdu en entier, aucun être ne va en entier au feu qui ne s'éteint pas ; le froment est mis toujours aux célestes granges ; c'est à nous de veiller à ce que notre esprit fasse le moins de paille et les épis les plus gros ; nous souffrirons bien assez quand le chaume brûlera.

Et, en somme, tout cela n'est qu'un strict minimum d'une Justice enchaînée par la Miséricorde. L'Évangéliste homonyme nous le fait bien sentir, en nous affirmant que nous avons tous reçu de la plénitude du Verbe, nous qui sommes des vides, et cela gratuitement, et cela sans mérite. Rien de ce qu'accomplit la plus grande des créatures ne force Dieu à descendre ; et de ce qu'elle reçoit de Lui elle ne peut jamais rien Lui rendre. C'est l'Amour de Dieu qui fait obéir Sa puissance ; c'est notre amour versant sur nos frères gratuitement ce que nous avons reçu gratuitement qui, par une effrayante et inconcevable et adorable absurdité, se fait à son tour obéir par l'Amour divin. Avant Jésus, il y avait Moïse et la Rigueur ; à Moïse

furent montrées les directrices de l'Univers et ses systèmes d'équilibres jusqu'en leurs plus particulières ramifications, jusque dans le corps humain, jusque dans la poussière des solitudes. C'était la Loi ; il fallait obéir ; c'était la caserne. Jésus a ouvert les grilles, et ce fut le grand air libre et le zèle spontané de l'Amour. Moïse et ses pairs imposent des règlements d'hygiènes diverses ; Jésus nous invite à aimer d'abord, parce que, ensuite, notre vie, toute en sacrifices, dépassera de loin les exigences de la Loi antérieure.

Ce qu'Il nous apporte est gratuit ; c'est essentiellement un don parce que rien d'humain ni de terrestre ne peut payer, ne peut même commencer à payer ce qui est divin et céleste. La loi au contraire, offrait à l'homme des récompenses de même nature que ses efforts : des lumières et des bonheurs en proportion de ses mérites. De même, dans l'ordre de la connaissance, Moïse ne pouvait enseigner que ce qui lui avait été appris ; tandis que Jésus, venant de la maison du Père, Ouvrier de toutes Ses œuvres, nous enseigne absolument la Vérité. La Vérité, ce n'est pas le savoir, pas plus que l'intelligence n'est la mémoire ; nous aurons occasion d'approfondir ces points à propos d'autres paroles révélatrices.

*

Le Baptiste ne se contente pas du repentir platonique ; il veut des actes ; il ne se contente pas de pénitences à effets personnels ; il veut des pénitences utiles : qu'on partage avec le pauvre, qu'on agisse honnêtement, qu'on ne lèse personne. Déjà nous pressentons les préceptes si doux, si simples, si pratiques et en même temps si hauts que le Christ nous donnera en abondance. Car l'ambassadeur annonce explicitement la venue de son souverain ; et, si les lévites qui le questionnaient avaient eu la moindre intuition des grandeurs éternelles, ils auraient compris à ses humbles réponses qu'un envoyé qui se place aussi bas ne pouvait être le héraut que du Seigneur suprême.

Ce héraut, proclamé plus tard par son Maître le plus grand des enfants des hommes, ne veut pas qu'on le prenne pour Élie, ni même pour un prophète ; il ne veut être qu'une voix, un simple instrument. Il sait d'expérience que personne n'est rien, sans que le Ciel le fasse quelque chose. Ainsi, sous l'acception de l'immensité, la Création totale peut devenir, à chaque minute successive du temps, l'épouse de Dieu, et Lui donner un fils qui sera elle-même à la minute suivante. Ainsi, sous l'acception de l'individualité, chaque créature humaine peut devenir l'épouse de Dieu, et le fils qu'elle Lui engendrera sera elle-même sous son aspect définitif de régénération et de liberté. L'ensemble de toutes ces âmes unies au Verbe, ne vivant que pour Lui, instruments fidèles de Ses volontés, consacrant toutes leurs forces à construire dans la substance terrestre un corps harmonieux aux desseins providentiels, c'est la phalange sainte des Amis, c'est l'Église intérieure, ce sont les Laboureurs du Maître de la moisson, les Soldats du Seigneur de la Paix.

Pour parler d'eux justement, il faudrait les connaître. Mais ils se taisent ; seules leurs œuvres parlent. Aussi beaucoup, qui prennent leurs aspirations pour des actes, se croient-ils à tort appartenir à ces fraternités de Lumière. Il ne suffit pas de savoir que Jésus est le Fils unique de Dieu, il ne suffit pas de soupirer après la béatitude, il ne suffit pas de ne pas faire le mal. Il faut une foi vivante, il faut donner aux autres de son propre bonheur, il faut faire le bien. Aussi une hiérarchie juste existe-t-elle dans cette mystique Assemblée ; tous les membres paraissent appliqués aux mêmes besognes, mais la valeur de celles-ci diffère selon des niveaux nombreux. Les chefs seuls sont impeccables, libres et consciemment unis avec le Seigneur ; à eux seuls s'appliquent les titres de Laboureurs et de Soldats, parce qu'eux seuls voient clairement les causes, les méthodes et les résultats de leurs travaux, de l'origine à la fin ; parce qu'eux seuls sont capables d'un sacrifice complet : comme le soldat offre sa vie corporelle, eux aussi donnent la leur à l'occasion ; de plus ils donnent sans cesse leur vie sentimentale, leur vie spirituelle. Jean-Baptiste était l'un d'eux et des plus grands. C'est pourquoi il ose dire que sa joie est parfaite. Qui a jamais rencontré un homme heureux ? Et, pour nous faire entendre de quelle incompréhensible sorte est sa joie, l'ami de l'Époux ajoute aussitôt : Il faut qu'Il croisse et que je diminue.

En effet, nos bonheurs ne sont misérables que parce que nous les cherchons, parce que nous les croyons

cachés dans ce qui se passe. L'Ami voit le sien dans ce qui ne passe pas, et il l'atteint en se sacrifiant. Nous autres, nous courons après des fumées, en refermant sans cesse sur elles nos mains maladroites mais que les déceptions ne lassent pas. Lui, il se place dans le Réel unique, et s'ouvre et se donne et s'abandonne. Il gagne ainsi l'Absolu, la Plénitude et la Perfection, d'un double geste définitif. Le Bonheur, il est là ; aucun joyau n'est plus proche de nous, puisqu'il siège en nous. Pourquoi n'imitons-nous pas le Précurseur ?

Parce que nous ne sommes que de la Terre ; nous ne pensons qu'à elle, nous ne parlons que d'elle. Et nous sommes les innombrables. D'En Haut, par contre, ne vient qu'un seul : le Christ. Il est le Premier, le Prince, la Tête ; aussi personne ne L'écoute, sauf, çà et là, quelque rêveur qui se souvient, quelque blasé qui ne croit plus ni à l'argent, ni à la gloire, ni à la science, ni à aucun dieu, quelque ingénu qui ne voit pas la laideur. Ceux-là ont raison, car Jésus nous apporte tout ; Son Père Lui a tout donné pour nous. Le Père donne toujours du superflu, ou plutôt Il offre ; c'est à nous de prendre ; et prendre les dons du Ciel, c'est croire au Ciel, non seulement de cœur, mais d'action ; c'est faire la volonté du Ciel. C'est cela qui lève vers Dieu les bras de l'Homme-Esprit ; c'est cela qui remplit ses mains de gemmes et de perles ; c'est cela qui dès maintenant fait couler dans nos veines, aussi fort que notre personne périssable les peut supporter, les flots transfigurateurs de la Vie éternelle. Nous pouvons bien alors tout perdre : fortune, amis, santé, puissances ; tout nous est rendu d'avance au centuple.

SÉDIR, *Le sermon sur la montagne*, 1908.

Si nous contemplons aujourd'hui ce jeune homme vêtu de peaux de bêtes, nourri de miel et de sauterelles et dont la barbe et les cheveux ont grandi librement, si nous le voyons assis sur une pierre, dans une solitude complète et méditant profondément, nous devons bien savoir que ce corps n'est que l'instrument d'une Âme et d'un Esprit, pour nous, immenses. Leur œuvre, dans le Pays de l'Esprit et dans celui des Âmes, nous la devinons par les actes visibles du corps, car les fruits nous prouvent la vigueur de l'arbre. Nous voyons clairement l'action de l'Esprit de Jean sur la nature invisible et sur les âmes humaines : envoyé en avant, il prépare la terre définitivement à la descente de la Vie Éternelle. Il aplanira les chemins raboteux, abaissera les obstacles qui s'opposent à la venue du Maître autour de notre terre. Il sèmera les germes du repentir dans toute la nature et dans les âmes humaines. Son corps se préparera lentement, son mental se fortifiera, son cœur s'ouvrira, et le jour où la Parole lui sera adressée, Elle pourra s'installer instantanément en son être physique sensibilisé par de si longues méditations loin des villes, loin de tout, sans une distraction, sans un livre, sans rien. Mais voici le passage de l'Évangile que nous devons étudier ensemble : « La Parole fut adressée dans le désert à Jean, fils de Zacharie... » Si nous faisons un effort pour oublier notre vie présente, si nous réussissons à ouvrir toutes grandes les portes de notre sensibilité, quelles images ces deux lignes nous offrent ! Quels éclairs de la Vie Éternelle éblouissent notre cœur ! La Parole, c'est le rayon de l'Esprit Lui-même qui pénètre dans cet être humain si grand, s'y concentre et va en ressortir en mots humains, en idées spirituelles, en forces vivantes prêtes à agir sur les foules que Jean va rencontrer. Quel exemple pour nous tous ! Peu à peu travaillons, méritons, agissons, préparons-nous pour le jour où, à nous aussi, la Parole de Dieu nous sera adressée. Elle l'est chaque fois que l'Esprit nous sollicite de penser ou d'agir dans telle ou telle direction, en nous laissant toujours notre liberté complète. Elle l'est lorsque nous nous sentons poussés à nous oublier nous-mêmes pour secourir ceux qui souffrent, à suivre, en un mot, le chemin voulu par Dieu. Soyons donc prêts pour cette heure, contemplons, comprenons Jean et surtout imitons-le autant que possible.

À peine l'ordre reçu, Jean-Baptiste quitte le désert et parcourt le pays où il doit accomplir son œuvre ; œuvre de préparation indispensable qui est la prédication du Baptême de repentance pour la Rémission des péchés. Le péché, c'est la violation plus ou moins consciente de toutes les lois divines dont l'homme peut avoir eu connaissance.

La notion du Bien et du Mal est donnée à tous ; néanmoins la réaction du péché sera toujours en proportion directe du degré de conscience que nous pourrions avoir de notre faute. Ces réactions peuvent être effacées par ce que Jean appelle la Repentance. Le repentir, c'est le regret sincère de nos faiblesses et la volonté précise d'en réparer les effets. Pas de repentir vrai sans compréhension réelle de nous-mêmes, pas de pardon complet sans réparation, dont le Christ, du reste, paie une bonne partie. Telle est la première action de Jean. Il est donc la force spirituelle et matérielle qui crie dans les déserts cosmiques, dans le désert de nos âmes et dans l'aride sécheresse de nos cœurs. Il existe entre l'Esprit et nos âmes des chemins, mais par la faute de ces dernières, ils sont mal entretenus et tortueux. Il s'y trouve des vallées qu'il faut combler, des montagnes qu'il faut abaisser ; c'est là l'immense travail du Précurseur. Vous comprenez bien qu'il doit aussi se reproduire sur la terre, car dans notre cœur il y a également tous les obstacles qui encombrant la Voie que veut suivre le Réparateur pour arriver jusqu'à notre être physique.

Jusqu'ici nous avons peu conscience de nos âmes. Nous tentons ensemble de les connaître puisque nous en avons l'ordre et que nous devons même en avoir un jour, en notre être complet, la possession, la direction entière. « Possédez vos âmes par la Patience », dit Jésus. Je crois que les rêves, certains rêves, peuvent nous faire connaître un peu des quelques côtés les plus proches de nos âmes, et c'est pourquoi je vous en ai recommandé l'étude, sous certaines réserves.

Après avoir prêché le repentir, Jean, par la cérémonie du Baptême, fixe et rend plus durables les résultats obtenus.

Le Baptême est un geste très important, une action physique qui crée justement des canaux entre nos corps et nos âmes et nous place chacun dans l'une quelconque des Bergeries du Maître. Mais Jean ne peut agir que sur le corps et Jésus seul nous baptisera, plus tard, du Saint Esprit et de feu. Ce passage me semble indiquer nettement que tous les baptêmes reçus au cours de notre longue existence matérielle constituent seulement des préparations. Certes, ils sont tous utiles, indispensables même, car au moment où nous recevons chacun d'eux, notre âme s'approche chaque fois davantage de l'Esprit central et accepte en elle plus profondément le rayon qui en provient. À chaque Baptême, elle passé dans une nouvelle demeure du Père. Ainsi nos âmes avancent l'heure où elles auront définitivement échappé à l'Esprit du Monde pour être entièrement pénétrées de l'Esprit Saint.

Nos corps physiques et autres recevront aussi des différents baptêmes une plus grande sensibilité pour vibrer harmonieusement, mental ou cœur, aux rayonnements de nos âmes. Ils apprendront à les connaître, et l'heure viendra où après avoir reçu sur terre les Baptêmes d'eau et de sang nous recevrons le Baptême de l'Esprit.

PHANEG, *L'Esprit qui peut tout*, 1920-1923.

Pour moi, je baptiste avec l'eau, afin que vous fassiez pénitence ; mais celui qui viendra après moi est plus puissant que moi ; et je ne suis pas digne de porter ses souliers. Il vous baptisera par le saint Esprit et par le feu.

La pénitence, représentée par S. Jean, assure que, pour elle, elle ne peut faire qu'une chose, qui est de baptiser ou de laver l'âme *avec l'eau* ; mais que *celui qui vient immédiatement après elle*, assavoir Jésus-Christ, qui comme la seule voie droite ne manque pas de se présenter à l'âme, la baptisera d'un baptême bien différent. *Je ne suis pas digne*, dit cette pénitence, *de porter ses souliers*, c'est-à-dire d'introduire l'âme dans la voie où il la fait marcher. Cependant, la plupart des gens, même de bonne volonté, sont si aveugles qu'ils préfèrent S. Jean à Jésus-Christ, et la rigueur extérieure de la pénitence à la vie intérieure de Jésus-Christ dans l'âme. Ah ! que les pénitences par lesquelles Jésus-Christ purifie intérieurement les âmes sont bien autres que celles dont elles se chargent par elles-mêmes !

On ne prétend point par là exclure les austérités, loin de les condamner. On les regarde au contraire

comme des choses bonnes et utiles ; et il en faut faire, surtout dans les commencements, prenant garde néanmoins de n'en point faire l'essentiel ; mais qu'elles soient subordonnées à la grâce du dedans ; qu'elles ne soient point de pratique volontaire, mais suivant le mouvement de la même grâce ; prenant garde aussi de ne point épuiser la force du corps, de peur de se dérober au dessein de Dieu. On doit les regarder comme des hôtelleries où il faut nécessairement passer pour arriver au but que nous prétendons ; mais qui seraient très nuisibles si nous nous y arrêtons pour en faire notre capital, ce qui nous rendrait propriétaires. Or la propriété est entièrement opposée à la pure charité, qui n'admet que Dieu, qui ne conserve aucune pratique particulière qui la puisse fixer en elle-même, mais se laisse mouvoir au S. Esprit, pour faire ou ne pas faire tout ce qu'il lui plaira, et en la manière qu'il le veut de nous.

JÉSUS-CHRIST baptise par le S. Esprit. Ô admirable baptême ! L'homme reçoit en lui cet Esprit qui le purifie, comme le vent purifie l'air, dissipant jusqu'aux moindres nuages ; et ne le laissant plus vivre de sa vie charnelle, il l'anime de sa grâce, qui lui communique une vie divine ; et comme le vent chasse par son impétuosité ce qu'il y a de contagieux dans l'air, aussi le S. Esprit venant dans l'âme en chasse le propre esprit, où réside sa malignité. C'est le baptiser par le S. Esprit, remettre toutes sortes de péchés, et au même moment donner la grâce et la justice avec les vertus surnaturelles.

Jésus-Christ baptise aussi par le feu. La purification qui se fait par le feu est bien autre que celle qui se fait par l'eau. L'eau nettoie bien le dehors ; mais elle ne purifie pas le dedans. Le métal peut bien être lavé de sa crasse et de la terre qui est autour avant que d'être mis au feu ; mais quelque lavé et poli qu'il soit, il n'est pas pour cela purifié de son impureté foncière. Il n'y a que le feu qui le puisse faire. La pénitence lave et nettoie le dehors. Jésus-Christ seul peut par son feu purifier radicalement le fond ; parce que lui seul peut le dissoudre afin d'en séparer tout ce qu'il y a de grossier et de terrestre, et de matière étrangère, pour en faire ensuite ce qu'il lui plaît. C'est dans ce sens qu'il dit être (a) *venu sur la terre, afin d'y apporter le feu qu'il désire si fort y voir allumer* (Luc 12, 49).

Jeanne-Marie GUYON, *La Sainte Bible avec des explications
et réflexions qui regardent la vie intérieure*, 1683.